**Alger et sa Casbah** – FAVJ  26 novembre et probablement 2 décembre 1932, un article signé A. G., soit probablement A. Gaillard, correspondant de la FAVJ

# Notes de voyage.

*Suite.*

## III

## *ALGER*

L'arrivée à Alger, après 25 heures de traversée, même excellente, est toujours saluée avec enthousiasme, surtout si le ciel est en fête; c'est le cas pour nous.

Les vapeurs se diluent, le soleil de midi les absorbe; la visibilité augmente de minute en minute, et lorsque le Chanzy entre dans le golfe d'Alger, à la hauteur du cap Matifou, la ville se révèle dans toute son étendue et dans toute sa magnificence, depuis Hussein Dey à St-Eugène. Elle éclate de blancheur et de jeunesse, la vieille ville, la Casbah, ne formant plus qu'un ilôt dont les siècles n'ont pas encore altéré la crudité laiteuse; elle se couronne de verdure somptueuse, une couronne qui ne se flétrit ni ne s'effeuille en aucune saison. Elle s'étale sur la rive en ville moderne, européenne, en un arc de 15 km. de développement, multipliant ses boulevards, ses hôtels, ses banques, ses bazars; elle s'étage sur les pentes du Sahel, collines, vallons, ne s'arrête pas même aux sommets, épouse tous les plis de terrain, occupe toutes les niches ombreuses et parfumées, se hisse sur les corniches, les balcons, les belvédères, et chante éperdûment un hymne au soleil magicien, au ciel limpide et à la mer de turquoise.

C'est un immense amphithéâtre aux gradins d'albâtre et d'émeraude, dont tous les points convergent vers l'admirable rade, active, grouillante, escale de choix de la côte algérienne pour les touristes de la vieille Europe. Il n'y a heureusement pas de gratte-ciel; les bâtiments les plus volumineux gardent des proportions modestes, assurés d'avoir toujours vue sur le large — l'azur d'en bas — aussi bien que sur l'azur d'en haut et de pouvoir se désaltérer à la brise diurne. L'uniformité des toits en terrasse est rompue par un minaret qui pointe, un clocher ajouré qui rêve, par un dôme de mosquée ou ceux plus modestes des villas arabes. Deux monuments, seuls, se détachent de l'ensemble et frappent les regards dès que de la mer on distingue la ville: la colonne aux morts de l'armée d'Afrique, qui jaillit du milieu des pins, là-haut, du côté d'El Biar, situant le fort de l'Empereur, et troue le ciel de sa pointe pyramidale; et, tout à l'ouest, sur un contrefort pelé dominant le quartier de St-Eugène, la basilique de Notre Dame d'Afrique, patronne des marins.

*Le Chanzy* double la longue jetée qui protège le port contre les vents du nord, passe devant la batterie avancée, franchit la passe et, à marche ralentie, puis imperceptible, virant de bord sous la traction d'un petit remorqueur, aborde le quai à la place

quittée quatre jours plus tôt. Des canots l'escortent pour lui souhaiter la bienvenue; de l'un d'eux, un jeune indigène au corps de bronze, la tête tondue ras, sauf une longue mèche au sommet du crâne (que le Prophète pourra saisir pour emporter son fidèle en son Paradis), plonge et replonge à la recherche des sous qu'il mendie et qu'on lui lance du haut du pont.

Les passerelles jetées, les portefaix se précipitent en torrent et en se bousculant à l'assaut des bagages — qu'ils s'arrachent des mains — des passagers de 1re et 2me classes; vous avez à vous défendre pour avoir le droit de conserver le plus petit, le plus délicat et le plus précieux de vos sacs de voyage. La douane franchie sans contestation et sans grand déballage, l'auto d'un ami nous transporte à travers un monde nouveau. Nous longeons les docks établis en arcades sous les premiers boulevards, premiers balcons de la cité blanche qui en possède tant et de si merveilleux. De là, on touche à deux activités, solidaires par plusieurs côtés : celle du port et celle d'une ville de 300 mille habitants. La seconde est surtout intense dans les grandes rues inférieures où trams, automobiles, camions, voitures, se succèdent sans interruption se croisent, se dépassent, à une allure modérée par le nombre de véhicules, la largeur de la chaussée, plus encore que par les règlements officiels. A certaines heures la foule est si dense qu'elle déborde des trottoirs; elle est si bariolée et si pittoresque de races et de costumes, que le spectacle en est plus captivant que celui des riches bazars, des restaurants populaires ou luxueux, des styles européens ou mauresques. La chéchia, le tarbouch, le turban circulent entre les casquettes et les feutres; les gandouras, les pantalons à fond pendant, les burnous côtoient les vêtements uniformes à l'européenne. Les pieds nus sont rares, tandis que les savates, les babouches rivalisent avec les souliers et les bottines. Le riche burnous immaculé, le large pantalon brodé ne sont pas portés avec plus de fierté que les défroques sans nom et sans couleur et les vêtements les plus dépenaillés. Le souple et le fin haïk, l'ample sarouel (pantalon bouffant), le soulier à haut talon, dernier cri, de quelque favorite, frôlent sans honte et sans dédain les pauvres vêtements jetés sur

(Manque deux ou trois lignes).

les casquettes et les feutres; les gandouras, les pantalons à fond pendant, les burnous côtoient les vêtements uniformes à l'européenne. Les pieds nus sont rares, tandis que les savates, les babouches rivalisent avec les souliers et les bottines. Le riche burnous immaculé, le large pantalon brodé ne sont pas portés avec plus de fierté que les défroques sans nom et sans couleur et les vêtements les plus dépenaillés. Le souple et le fin haïk, l'ample sarouel (pantalon bouffant), le soulier à haut talon, dernier cri, de quelque favorite, frôlent sans honte et sans dédain les pauvres vêtements jetés sur les épaules, serrés en torchon à la taille ou pendant lamentablement sur des jambes nues.

Visages à terre cuite des Kabyles, à pâleur ambrée et à barbe noire des Arabes, visages noirs et glabres des moricauds, visages de Juifs, d'Espagnols, de Français, il y a toutes les gradations de teints, de traits, de ports, d'expressions.

A mesure que nous montons, la circulation diminue d'intensité; les grandes rues gagnent les hauteurs par des successions de virages en épingles à cheveux; les rues secondaires qui les relient ouvrent d'un côté une fenêtre sur la mer, et de l'autre se terminent par une rampe d'escalier ou plongent dans la verdure, quand ce n'est pas dans le ciel. De degrés en degrés, la vue s'étend, des perspectives nouvelles se dévoilent. Les villas élégantes, de style maure-bysantin, surgissent du milieu des palmiers comme Amphitrite des flots de la mer, enveloppant leurs flancs d'une masse croulante de bougainvilliers, dont les fleurs mélangent artistiquement la pourpre et l'améthyste. Il y a des parcs, des jardins, des retraites ombreuses; l'air est grisé de tous les parfums de l'Orient, et cependant léger. A 200 m. d'altitude, on a l'impression d'être en montagne, tellement l'ascension est rapide. Les hauteurs de Mustapha, de St-Raphaël, sont des paradis qui se peuplent de riches et d'heureux et où la misère en haillons ne tend pas la main.

Nous montons encore: El Biar (la fontaine) couronnant la colline. Quelques pas encore: les Haies bleues, la ferme d'un jeune ami, le home d'un colon suisse qui m'offre sa large et chaleureuse hospitalité.

A. G.

## Notes de voyage.

*Suite.*

---

### *La Casbah.*

La Casbah! le centre d'Alger, le cœur de l'antique El Djézaïr, le vieux nid de la populace indigène : une agglomération de cubes de pierre escaladant la colline la plus avancée dans la baie, amputée dans sa partie inférieure par la création de rues dignes de ce nom et de maisons plus aérées, dépourvues de pittoresques et de mystère. Ces cubes sont si serrés qu'ils semblent entrer les uns dans les autres, former un seul bloc érigeant des centaines de terrasses, gradins d'un escalier gigantesque, aérien, qui ne doit pas être impossible à gravir, encore moins à descendre; les djinns peuvent y voltiger à l'aise dans les nuits de saturnales qui clôturent le Ramadan, les bavardages puérils des femmes s'y échanger à visage découvert quand les ombres du soir s'allongent.

Il serait plus hygiénique d'étudier la vie de ce ghetto arabe, de ces observatoires naturels, que des échelles de Jacob que sont la plupart des ruelles. Penchés par dessus les parapets, sans promiscuité désagréable, sans peine, sans danger, sous la clarté limpide d'un soleil d'avril ou de mai, les effluves de la brise marine dominant les émanations et les canalisant entre les murs, nous verrions se dérouler sans fin un film coloré, à la rumeur sourde et gutturale.

Devant nous contenter de la vie ordinaire, nous abrégeons notre visite, ayant le loisir de la renouveler. Nous n'osons du reste, une première, nous attarder en stationnant aux carrefours lilliputiens, au seuil des échoppes, en nous engageant au petit bonheur dans des impasses. Nous sommes l'intrus, le trop curieux, le Roumi supporté parce que plus fort, mais pour lequel on éprouve une antipathie instinctive de race, aiguisée par le fanatisme religieux.

La marche est lente autant que l'ascension est raide; elle est entravée par l'étroitesse des ruelles — dont les plus larges n'ont pas 3 m. et sur lesquelles débordent encore les étalages des boutiquiers —, par le fourmillement de la populace, les pavés irréguliers, graisseux, souillés, glissants, les eaux ménagères qui se donnent rendez-vous au milieu de la chaussée. A la montée, le pied n'a pas trop d'hésitation, à la descente, il faut faire des prodiges pour garder l'équilibre.

A gauche et à droite des principales artères s'ouvrent des passages étroits, en coups de sabre, qu'on barre les coudes étendus, des boyaux où deux personnes ne peuvent se croiser sans s'aplatir contre les murs, et où règnent une ombre et une humidité perpétuelles. Le ciel! on l'aperçoit comme un trait bleu cherchant, de sa lumière, à pénétrer jusqu'aux mystérieux moucharabichs et rayant un instant le fond de ces « canons » tournés au Midi.

Murs épais, enchevêtrés, murs de grisaille ou d'ocre rongés aux angles ;encorbellements en rondins de thuya, durs comme du fer; portes ogivales ou cintrées, au chambranle sculpté ou en faïence azurée, avec ici une étoile à 5 branches au fronton, là un croissant; arcs et voûtes, basses entrées de tanières humaines, seuils sordides, étalages hétéroclites; tout cela retient moins l'attention que les habitants des rues du Chameau, du Diable, du Nil, des Sarrasins, des rues Verte, Bleue, Annibal ou Barberousse, (en voilà des noms évocateurs! et quel choix, quelle variété!) Ils sont ici chez eux et ils sont eux. Ils ne s'avisent pas de vous céder le pas sur leur pavé traitre et ils vous regardent du haut de leur supériorité, de leur flegme oriental, plus fiers de leur crasse que de leurs écus. Ils se drappent dans leur burnous comme dans un manteau impérial, mais ils le traînent parmi les détruitus de la rue, sur le plancher sans nom des bars, sur le seuil gluant des estaminets et des bazars.

Ils travaillent, oui; les artisans œuvrent dans un réduit ouvert, si exigu qu'ils ne peuvent se déplacer. Un cordonnier tire le ligneul sur une sandale; un tailleur fait ronronner sa machine à coudre, un cuisinier vous offre des brochettes de viande de mouton, un autre prépare un sa-

bois trace

voureux couscous; un sculpteur sur bois trace les motifs que travaillera son burin; un boulanger découpe sa pâte; un boucher étale de la viande saignante qu'assaille aussitôt un essaim de mouches. Des bazars empilent leurs marchandises à étouffer les vendeurs; des marchands de légumes et de fruits empiètent sur la rue pour y mieux jeter, sans doute, des parfums moins désagréables que les odeurs de suint, d'égoût, d'urine, de relents divers dont elle est imprégnée.

Ils travaillent....., ils jouent surtout. Les jeux de cartes, le damier, les dés, leur sont familiers, et, à chaque pas, a chaque degré de l'ascension, vous frôlez les joueurs installés à même dans la rue, assis, accroupis ou à demi couchés et dégustant, entre deux parties, une minuscule tasse de café.

Des femmes, plutôt rares, s'en vont faire leurs achats ou rendre visite; le visage voilé à la hauteur des yeux, le front tatoué entre les sourcils, elles serrent leur haïk sur leur poitrine, afin de ne rien laisser deviner de leur taille, et glissent, blancs paquets, entre les groupes ou passent furtivement un seuil. D'autres, visage découvert, lèvres sensuelles, yeux rieurs, dévisageant effrontément les Roumis, offrent l'appas de leurs traits empâtés, de leur corps avachi, solitaires ou tassées, à l'entrée de leurs lupanars, dont l'un est désigné facétieusement à l'attention sous le nom de « maison hounète » (maison honnête.).

Dans l'ombre d'une salle ne prenant jour que par la porte n'ouvrant pas même directement sur la rue, un groupe de gamins assis sur leurs talons, en cercle, répètent en chœur un verset du Coran, sous la direction d'un vieux maître à barbe grise et au visage d'ascète, dont le regard semble poursuivre un rêve intérieur.

Partout c'est un grouillement, à croire que tous les habitants sont à la rue et au rez-de chaussée, et les rares étrangers qui circulent en observateurs dans ce labyrinthe où le fil d'Ariane n'est pas difficile à trouver, jettent une note exotique qui jure avec ce milieu exclusivement arabe.

*A suivre.* A. GAILLARD.